

Hiver 2015

## Colombie, terre de passion

PAR ENORA GAULT, DOCTEUR EN ARCHÉOLOGIE PRÉHISPANIQUE (UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE)



Au musée de l'Or à Bogota ■ J.-L. Barbe

*En 1536, alors que les conquêtes successives du Mexique (1519) et du Pérou (1533) pensaient avoir fait le tour des richesses des Aztèques, des Mayas et des Incas, le conquistador Gonzalo Jiménez de Quesada fut informé de l'existence d'un autre royaume : l'El Dorado. C'est le territoire de Bogotá, actuelle capitale de la Colombie, que les Indiens désignaient. Ce nom, devenu celui d'une légende inaccessible, ne cessa ensuite d'éveiller l'avidité des chercheurs d'or. Ce fut le cas, plus tard, du lieutenant Lope de Aguirre, dont la folie obsessionnelle fut portée à l'écran par le réalisateur Werner Herzog sous les traits de Klaus Kinski dans Aguirre, la colère de Dieu (1972).*

*Terre des fantasmes les plus inavouables comme les plus attirants, la Colombie est avant tout une terre d'inspiration. Celle qui a vu naître une des productions d'orfèvrerie préhispanique les plus fines d'Amérique latine ; les personnages bien en chair de l'artiste Fernando Botero ; le village fictif de Macondo dans l'œuvre de Gabriel Garcia Marquez ; ou encore la salsa endiablée du chanteur Yuri Buenaventura.*



*Les palmiers de cire de la vallée de Cocora ■ Jessica Valeria Sanchez Lopez/  
Ministerio de Comercio, Industria y Comercio*

## Mosaïques régionales

Mosaïque de climats et d'altitudes, la Colombie est un des rares pays d'Amérique latine à offrir une palette topographique aussi complète. Bordée sur tout son versant occidental par l'océan Pacifique, elle est également une porte d'entrée stratégique sur les Caraïbes : les villes de Santa Marta, de Carthagène ou encore de Barranquilla longent ainsi le nord du pays, tout proche du canal de Panama dont on aperçoit les paquebots défilier depuis la côte.

Les îles du Rosaire, situées à quelques kilomètres du littoral, reflètent quant à elles toute la biodiversité des récifs coralliens ; tandis que la péninsule de la Guajira, à la frontière vénézuélienne, forme une enclave désertique déroutante.

Bien que cernée par les eaux, la Colombie est également la tête de pont du continent sud-américain : l'isthme étroit de Panamá semble alors passer le relais à sa consœur, tel un bras tendu marquant un passage entre l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud.

Une grande partie de son territoire est ainsi occupée par la dense et sombre forêt amazonienne où chacun peut se jouer des frontières en traversant, comme dans la ville de Leticia, celles du Brésil et du Pérou le temps d'un simple pas. D'autres pourront espérer apercevoir les dauphins du fleuve Amazone, dont les reflets rosés sont tantôt accentués par les rayons tombant du soleil, tantôt par notre imagination.

La force de la Colombie réside avant tout dans son insertion au sein d'un continuum andin prononcé : la cordillère des Andes. Prédominante et imposante du Pérou au Chili, elle trouve en Colombie un destin particulier. Scindée en trois aux portes de l'Équateur par les fleuves du Cauca et du Magdalena, elle modélise le schéma topographique le plus hétérogène d'Amérique latine.

Plaines alluviales, vallées verdoyantes et fertiles, plateaux montagneux et pics enneigés ponctuent ainsi le territoire et lui insufflent une diversité tant climatique et géographique que culturelle. Visible à Bogotá depuis le Cerro Montserrate, l'étendue du plateau du Cundinamarca est impressionnante par sa largeur et son urbanisme foisonnant.

La branche centrale de la cordillère, aux accents étrangement proches du calme vert des paysages suisses, abrite quant à elle la fameuse vallée de Cocora ; toutefois, le palmier de cire, arbre national, dénote dans cette ambiance et rappelle au visiteur qu'il est bien loin de l'Europe.

À quelques kilomètres au nord, le parc du volcan Nevado del Ruiz le plonge dans une ambiance presque lunaire avant de lui faire découvrir le vertige des zones enneigées à plus de 5 000 mètres d'altitude.

Cette biodiversité luxuriante est à elle seule le moule des pluralités régionales de Colombie. D'un département à l'autre, d'une montagne à une vallée, les accents, danses, sons et mets culinaires permettent de s'échapper en peu de temps. Il n'est donc pas étonnant que l'Unesco ait voulu valoriser cette hétérogénéité en intégrant plusieurs de ces écosystèmes à la liste du patrimoine mondial naturel et culturel.

### Des racines mythologiques



Au site archéologique de San Agustín ■ Ministerio de Comercio, Industria y Comercio

Les caractéristiques géographiques du pays ont ainsi su façonner les cultures régionales d'aujourd'hui, mais ces dernières s'insèrent également dans une continuité historique avec les populations qui précédaient l'arrivée des Espagnols.

Si la légende de l'El Dorado a tant fasciné les conquistadores pour la richesse monétaire qu'elle promettait, on oublie souvent qu'elle prend racine dans un rituel complexe et qu'elle est avant tout le reflet d'une richesse culturelle fondatrice pour les Muisca (900-1500 de notre ère), habitants originels de la ville de Bogotá.

Ce rituel avait lieu à la lagune de Guatavita, située à une cinquantaine de kilomètres au nord de Bogotá, où les habitants des contrées voisines, telles que Tunja ou Sogamoso, se réunissaient lors de grandes fêtes. Isolée à 3 000 mètres de hauteur, une nappe phréatique particulièrement active a dessiné ses contours circulaires à la quasi-perfection : le rituel d'offrande se jouait au cœur même de ce décor.

Les sources écrites du XVI<sup>e</sup> siècle indiquent en effet que deux cordes étaient tirées de part et d'autre du lac afin d'en marquer le centre exact.

Au son des tambours, des sonnailles et des chants, un personnage tantôt décrit comme un chef politique, tantôt comme un prêtre, s'y avançait sur un radeau, escorté par des assistants. Une fois dans l'axe, entre ciel et abîme, il enduisait son corps d'une poudre d'or maintenue par une huile précédemment appliquée.

Sa peau dorée, reflétant le soleil, faisait alors de lui l'incarnation de l'énergie divine de l'astre : il devenait ainsi "l'homme doré", ou *el dorado*, en espagnol. Après avoir offert à la lagune diverses figurines et ornements en or, il se jetait lui-même dans le lac en tant qu'offrande ultime.

Ce sont ces objets qui sont aujourd'hui conservés dans les musées de l'or de Colombie, dont le plus magistral se trouve à Bogotá. Véritable temple des productions préhispaniques d'orfèvrerie, il présente un panorama des croyances, usages et images choisis et relayés à travers le matériau.

La biodiversité évoquée plus haut prend ici tout son sens : chacune des cultures représentées (muisca, tayrona, calima, quimbaya...) a su tirer parti des écosystèmes dans lesquels elle s'insérait.

On y observe les condors des Andes, les grenouilles colorées des zones caribéennes, sans oublier les chauves-souris suceuses de sang et les singes-araignées d'Amazonie. Sources iconographiques, ces espèces furent également contées dans les mythes qui nous sont parvenus.

Ainsi, une association triple s'opère : celle d'un matériau choisi pour son aspect rappelant l'éclat et la puissance du soleil ; d'un objet dont l'usage confère du pouvoir à celui qui l'emploie (à des fins politiques et rituelles, comme ornement de vie, de mort, ou objet d'offrandes) ; et enfin d'un choix iconographique témoignant non seulement de l'observation de la biosphère, mais aussi de symboliques ancrées dans les croyances et les pratiques rituelles de ces populations disparues.



*Le couvent de l'Ecce Homo, à Villa de Leyva ■ J.-C. Valantin*

## Archéologie des vivants et des morts

D'autres traces archéologiques viennent également compléter ce panel déjà bien étoffé. Bien que moins imposantes que les pyramides et les temples de Mésoamérique ou les constructions des Incas, les traces de l'occupation du territoire par les Indiens préhispaniques de Colombie reflètent elles aussi des croyances et des pratiques spécifiques.

Longtemps considéré comme un temple muisca, le site d'El Infiernito, proche de Villa de Leyva, est composé d'une trentaine de piliers lithiques massifs, disposés les uns à côté des autres sur deux lignes parallèles dirigées d'est en ouest. Ils dessinent au sol un dispositif complexe, aujourd'hui décrit comme un observatoire astronomique.

De nombreux artefacts retrouvés lors de fouilles archéologiques programmées, tels que de l'or, des émeraudes, des céramiques et des offrandes animales ou végétales, permettent également d'y déceler les traces d'activités cérémonielles. Liées à des zones d'habitat et d'enterrement, ces structures monolithiques offrent de nouveaux horizons sur les pratiques des Muiscas.

L'archéologie permet aussi d'appréhender l'habitat des populations préhispaniques, souvent périssable, grâce aux traces en négatif laissées par les poteaux en bois des constructions. Peu de lieux permettent d'observer de manière concrète ces espaces de vie. Parmi eux, le site de Ciudad Perdida, dans la Sierra Nevada de Santa Marta, au nord du pays.

Construite par les Tayronas (1000-1500 de notre ère), cette "cité perdue" a été redécouverte dans les années 1970 ; elle s'étend sur près de 2 km<sup>2</sup>, prétendant ainsi au titre de centre urbain principal de ce groupe culturel.

Élaborée en symbiose avec la topographie montagneuse du site, elle est bâtie sur près de 150 terrasses reliées par des escaliers et des chemins de pierre. Chacune d'elles accueillait un bâtiment aux structures d'élévation en bois aujourd'hui disparues, mais dont les fondations circulaires en pierre témoignent.

Au prix d'une longue marche de près de 6 jours, chacun peut toucher du doigt les vestiges d'une civilisation colombienne presque disparue. Presque, car si les Tayronas n'ont pas survécu à la conquête espagnole, les indiens Kogis revendiquent aujourd'hui cet héritage tel un étendard de légitimité pour les populations indigènes de Colombie.

Si l'occupation du sol préhispanique est encore discernable, celle du sous-sol l'est également : certaines structures dédiées aux morts marquent encore aujourd'hui les territoires et éclairent leurs pratiques funéraires. C'est le cas notamment sur le site archéologique de San Agustín, localisé au sud du pays, sur les bords vallonnés du fleuve Magdalena.

Occupé dès le VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et ce jusqu'au VI<sup>e</sup> après J.-C., il regorge de monticules formés par des tombes monolithiques semblables à nos dolmens. Une centaine de statues les accompagnent, interprétées tantôt comme des représentations d'êtres mythiques, tantôt comme des chamans : de forme humaine, animale ou hybride, elles arborent généralement des crocs acérés, des têtes-trophées dans les mains et des armes.

Cet aspect offensif n'est pas anodin : lors des funérailles d'un personnage important, certains groupes préhispaniques comme les Muiscas avaient pour usage d'enterrer un ou plusieurs sacrifiés à ses côtés. Au même titre que les offrandes liquides ou solides, le sacrifié se devait de subvenir, dans l'autre monde, aux besoins du mort.

Ces monolithes sculptés à l'effigie de guerriers menaçants relèvent d'une même fonction : postés dans les tombes ou à leur porte, ils étaient destinés à servir et à prendre soin du défunt. L'ensemble archéologique de San Agustín forme ainsi sur près de 116 ha un tout spectaculaire protégé par l'Unesco.

À ce complexe funéraire et statuaire s'ajoute un ensemble de pétroglyphes insérés volontairement dans leur environnement naturel. Tandis que l'eau de source coule parmi le labyrinthe rocheux sculpté de Fuente de Lavapatatas, probable site à vocation rituelle, chacun peut encore apprécier, au détour d'un chemin de randonnée, un personnage gravé sur la roche en offrande au soleil.

Plus au nord, un autre complexe archéologique funéraire protégé par l'Unesco présente une toute autre facette des productions artisanales préhispaniques du pays : l'art n'y est plus statuaire mais pictural. Les hypogées du parc national archéologique de Tierradentro forment ainsi un complexe funéraire des plus impressionnants en Amérique préhispanique.

Oscillant de 2 à 12 mètres de largeur, taillées dans la roche, les tombes sont creusées à près de 7 mètres pour les plus profondes. Sur leurs murs, des visages humains et des animaux sont peints à l'aide de couleurs rouges et noires.



Le fort San Felipe de Barajas, à Carthagène ■ Ministerio de Comercio, Industria y Comercio

Mythes oubliés, personnages fantastiques, constructions monumentales et rituels cérémoniels, ces sites se font l'écho de cultures pour lesquelles, bien trop souvent, nous ne possédons pas de source écrite s'y référant. Tous rappellent pourtant la valeur de ces productions et la place solide de la Colombie dans ce passé préhispanique.

### L'urbs coloniale

Ce territoire aux accents amérindiens laisse toutefois transparaître les traces de la conquête espagnole et du passé colonial du pays : architectures civiles, religieuses et privées jalonnent les rues des nombreuses villes créées au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle.

Après l'arrivée des premiers Espagnols sur les rives caribéennes, dix années s'écoulent avant que les toutes premières organisations politiques ne se mettent en place. C'est Rodrigo de Bastidas qui composera le premier gouvernement de Colombie, dont la capitale Santa Marta sera fondée en 1525. D'autres suivront et verront éclore les premières villes de Colombie.

La Casa de la Aduana, localisée à Santa Marta dans les anciens quartiers coloniaux, est connue pour avoir été la première maison construite en Colombie en 1531 ; elle témoigne d'un style typique de l'époque coloniale. Aujourd'hui encore, il est possible de sillonner des quartiers urbains aux rues bordées de façades à la blancheur éclatante et aux volets colorés.

Les plus beaux témoignages de ce style sont conservés dans le quartier de La Candelaria à Bogotá, dans le centre-ville de Carthagène, ou bien à Villa de Leyva, déclarée monument national en 1954. Située à une trentaine de kilomètres de la ville de Tunja, au nord de Bogotá, elle a su préserver son ambiance coloniale : aucun bâtiment moderne n'y a jamais été construit.

Les villes coloniales se font également le reflet d'avancées historiques. Elles sont d'abord marquées par la présence de structures visant à protéger leur mise en place des mains des brigands, des corsaires et des pirates. Les fortifications de Carthagène en témoignent. Le fort San Felipe de Barajas et ses remparts, construits aux <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles sur une colline stratégique, se composent de bastions, tunnels, murailles et canons ayant en quelque sorte permis la préservation du centre historique de la ville. Ils constituent le plus important complexe défensif de l'empire espagnol au sein du Nouveau Monde.

De la même manière, la présence d'ordres religieux, tels les dominicains ou les franciscains, insuffle aux villes colombiennes des bâtiments spécifiques. Le complexe alliant l'église à la place carrée, tout d'abord, mais également de nombreux couvents, dessinant la trame urbaine des colonies. Ainsi peut-on deviner, derrière l'aspect moderne de la place Bolívar de Bogotá et la cathédrale Primada, les traits plus simples de la place principale de Villa de Leyva et l'église del Carmen, aux accents typiquement coloniaux.

### L'indépendance revendiquée

L'indépendance de la Colombie face à l'Espagne, menée de 1810 à 1819, est un moment décisif de son histoire nationale ; il n'est d'ailleurs pas étonnant de constater que beaucoup de bâtiments, tout comme de nombreux toponymes, datent de cette période.

Des figures clés des guerres d'indépendance colombienne, telles qu'Antonio Ricaurte, Antonio Nariño et surtout Simón Bolívar, prennent place au sein du territoire colombien sous la forme de palais ou d'haciendas. Du reste, la résidence actuelle du président de la République n'échappe pas à ce principe : le palais Nariño, au style néoclassique, fut construit en 1908 précisément sur le lieu de naissance du héros indépendantiste du même nom.

Mais c'est véritablement la figure du Libertador, Simón Bolívar (1783-1830), premier président de Colombie, qui a été conservée au sein de la topographie urbaine colombienne. La Quinta de Bolívar, une maison située au pied du Cerro Montserrate à Bogotá, en témoigne et invite à découvrir un lieu où l'homme politique habita. Le palais de San Carlos le vit s'échapper par la fenêtre lors d'un attentat fomenté contre lui en 1828.

La Quinta de San Pedro Alejandrino à Santa Marta, aujourd'hui musée d'Art contemporain, est quant à elle la maison dans laquelle Bolívar décéda en 1830.

D'autres lieux emblématiques comme la Casa del Florero à Bogotá (également appelée le musée du 20 juillet) marquent l'importance d'événements ayant conduit à l'indépendance du pays : c'est là que naquit le 20 juillet 1810 "Le Cri" du peuple créole de Bogotá pour l'indépendance.

Ailleurs, c'est le jour même de sa déclaration qui est valorisé, comme le montre le pont de Boyacá, au nord de Bogotá, qui assista au triomphe de Simón Bolívar sur les troupes de la couronne d'Espagne lors de la bataille de Boyacá, le 7 août 1819.

### Entre radition et continuité

La Colombie est aujourd'hui un lieu où l'originalité et la créativité sont mises en valeur et sont récompensées. L'artisanat du pays, témoin de l'activité artistique des régions colombiennes, est représenté par différentes spécialités : les céramiques noires polies du village de Ráquira, l'orfèvrerie en filigrane de Mompox, ou encore les très caractéristiques sacs ou mochilas confectionnés par les Arawaks de la Sierra Nevada de Santa Marta et les Wayuus de la péninsule de la Guajira.

L'activité culturelle scénique est également une tradition ancrée dans les mœurs : si Cali est connue comme la ville de la salsa par excellence, le carnaval de Barranquilla, patrimoine culturel immatériel de l'humanité, voit chaque année au mois de février défiler parades et déguisements n'ayant rien à envier à ceux de Rio de Janeiro. Quant au théâtre Cristóbal Colón, construit en 1885, il est encore aujourd'hui un lieu phare de la scène artistique. Le Festival Ibéro-américain de Théâtre y campe pendant le mois d'avril, faisant de Bogotá l'une des villes d'Amérique latine les plus actives en matière de programmation culturelle.

La Colombie est ainsi multiple, imprévue et changeante. Si elle a longtemps souffert d'une certaine réputation, celle à venir est faite d'apports culturels qui puisent leur richesse dans la diversité et la créativité de sa population. La recherche archéologique nous engage par ailleurs à mieux saisir les fondements de la culture du pays ; car si des témoignages écrits et monumentaux nous invitent à plonger au cœur de l'histoire coloniale du pays, la force des mythes et des traditions témoigne des racines préhispaniques de la Colombie, et ce bien avant que le Vieux Continent ait eu vent de son existence.



Le palais de justice de Santa Marta ■ Ministerio de Comercio, Industria y Comercio